

Prose du Moyen Âge

Son développement, en français, est ultérieur à celui de la poésie. Les premières grandes oeuvres – les chroniques reprenant le récit des événements historiques – émergent après 1200. Geoffroy de Villehardouin (1150–1213), en tant que vassal du comte de Champagne Thibaut III, participa comme diplomate et chef militaire à la 4^e croisade qui, au lieu d'aboutir en Terre Sainte, se conclut par la prise de Constantinople. Sa chronique *Conquête de Constantinople* expose dans un style clair, sensible à l'analyse de la situation et des motifs psychologiques, les événements dont Villehardouin fut le témoin privilégié. La 4^e croisade est aussi racontée à travers les expériences d'un chevalier de « troupe », Robert de Clari (1170–1216). Son récit complète le témoignage de Villehardouin. Jean de Joinville (1225–1317) dicte, peu après 1272, ses *Mémoires* pour tracer le portrait de celui qu'il considérait comme un roi chrétien exemplaire – Louis IX (saint Louis) qu'il avait accompagné à la VII^e croisade en Égypte. La chronique excelle par la fraîcheur de la narration des gestes du souverain juste et chevaleresque. L'oeuvre, terminée en 1309, fut dédiée au futur Louis X, sans doute dans une intention à la fois pédagogique, en ce qui concerne le dauphin, et polémique quant au désaccord avec la politique du roi Philippe le Bel.

À part les chroniques et les mémoires, la prose médiévale profite du prestige des grands récits de la chevalerie, mais aussi de l'esprit anticourtis. On retravaille en prose les chansons de geste, les romans courtois, notamment le cycle du Graal, les fabliaux. Ainsi se développe la prose narrative avec laquelle renouera celle de la Renaissance. Les textes sont ici présentés en traduction en français moderne.

Jean de Joinville (1225–1317)

Il devint ami et compagnon de Louis IX lors de la VII^e croisade, en Égypte (1248–1254). *La Vie de saint Louis* est le portrait d'un souverain idéal de la chrétienté : justice, courage, clémence, modération, piété – telles sont les qualités qu'il attribue au roi qui sera canonisé.

Roi épris de justice

Maintes fois il lui arriva, en été, d'aller s'asseoir au bois de Vincennes, après avoir entendu la messe ; il s'adossait à un chêne et nous faisait asseoir autour de lui ; et tous ceux qui avaient un différend venaient lui parler sans qu'aucun huissier, ni personne y mît obstacle. Et alors il leur demandait de sa propre bouche : « Y a-t-il ici quelqu'un qui ait un litige ? » Ceux qui avaient un litige se levaient, et alors il disait : « Taisez-vous tous, et on vous expédiera l'un après l'autre. Il appelait alors monseigneur Perron de Fontaine et monseigneur Geoffroi de Vilette et

disait à l'un d'eux : « Réglez-moi cette affaire ». Et quand il voyait quelque chose à corriger dans les paroles de ceux qui parlaient pour lui, ou dans les paroles de ceux qui parlaient pour autrui, il le corrigeait lui-même de sa bouche.

Je le vis quelquefois, en été, venir, pour expédier ses gens, dans le jardin de Paris, vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches, un manteau de soie noire autour du cou, très bien peigné, sans coiffe, un chapeau de paon blanc sur la tête. Il faisait étendre des tapis pour nous asseoir autour de lui ; et tous les gens qui avaient affaire par devant lui l'entouraient, debout ; alors il les faisait expédier de la manière que je viens de vous dire pour le bois de Vincennes.

Roi au combat, débarquement à Damiette

Quand le roi apprit que, l'enseigne de Saint-Denis était à terre, il traversa son vaisseau à grandes enjambées et, en dépit du légat qui était avec lui, il ne voulut jamais rester en arrière de l'enseigne, mais s'élança dans la mer, où il eut de l'eau jusqu'aux aisselles ; et, l'écu pendu au cou, le heaume en tête et la lance en main, il avança jusqu'à ses hommes qui étaient sur le rivage de la mer. Quand il arriva à terre et qu'il aperçut les Sarrasins, il demanda quelles gens c'étaient ; on lui dit que c'étaient des Sarrasins ; alors il mit sa lance sous son aisselle et son écu devant lui, et eût couru sus aux Sarrasins, si ses prud'hommes qui étaient avec lui l'eussent souffert. (...)

On dit que nous étions tous perdus jusqu'au dernier dès cette journée, si le roi n'eût donné de sa personne. Car sire de Courtenay et monseigneur Jean de Sailienay me contèrent que six Turcs, saisissant son cheval par le frein, emmenaient le roi prisonnier ; mais lui, tout seul, se défît d'eux ; à grands coups d'épée qu'il leur donna. Et quand ses gens virent que le roi se défendait de la sorte, ils reprirent courage, et plusieurs d'entre eux, laissant le passage du fleuve, se portèrent vers le roi pour l'aider.

Générosité politique

La paix qu'il fit avec le roi d'Angleterre, il la fit contre le sentiment de son conseil, qui lui disait : « Sire, il nous semble que vous perdez la terre que vous donnez au roi d'Angleterre, car il n'y a pas droit : son père la perdit par jugement. À cela le roi répondit qu'il savait bien que le roi d'Angleterre n'y avait pas droit ;

mais il y avait une bonne raison de la lui donner : « Car nos femmes sont sœurs, et nos enfants cousins germains ; c'est pourquoi il convient tout à fait que la paix soit entre nous. D'ailleurs il y a grand honneur pour moi dans la paix que je fais avec le roi d'Angleterre, car il est désormais mon homme lige, ce qu'il n'était pas jusqu'ici. »

Jean Froissart (1337 – après 1404)

Chroniqueur et poète, protégé à tour de rôle par les comtes de Hainaut et la reine d'Angleterre qui lui confia des missions diplomatiques, il voyagea en Écosse, Angleterre, France et Italie. Sa culture et la connaissance intime des cours et des pays lui permirent de rédiger, entre 1370 et 1400 les *Chroniques de France, d'Angleterre et des pays voisins* qui sont non seulement un témoignage précieux sur la guerre de cent ans, mais qui excellent aussi par l'art du récit et la mise en scène dramatique. Par leur qualité, certains épisodes se sont inscrits dans la mémoire littéraire et culturelle: « Mort héroïque de Jean de Luxembourg à Crécy », « Les bourgeois de Calais », « La bataille de Poitiers ». Poète, Froissart fut l'élève de Guillaume Machaut: *Paradis d'amour*, *Dit de la marguerite*, *Prison amoureuse*.

Chroniques

Mort héroïque de Jean de Luxembourg

Le premier livre des *Chroniques* rappelle les causes de la guerre de cent ans et le début des opérations. La bataille de Crécy (1346) est un désastre pour l'armée française. Le roi intervient au moment où il est évident que la bataille est perdue. Sa mort héroïque est donnée en exemple de la chevalerie, à la différence de son fils Charles qui sert de repoussoir. La part du récit consacrée à l'un contraste avec le court passage dédaigneux et ironique concédé à l'autre. On sait cependant, grâce aux sources historiques, mais aussi à la *Vita Caroli* de Charles IV, que son avenir de roi et d'empereur était alors gravement compromis. Son départ précipité est dicté par la nécessité de maintenir l'Allemagne et la Bohême sous ses ordres.

Le vaillant et noble roi de Bohême, qui s'appelait messire Jean de Luxembourg car il était fils de l'empereur Henri de Luxembourg, apprit par ses gens que la bataille était engagée; car quoiqu'il fût là en armes et en grand appareil guerrier, il n'y voyait goutte et était aveugle.

(...)

Alors [ayant appris que la bataille est perdue] le vaillant roi adressa à ses gens des paroles très valeureuses: « Seigneurs, vous êtes mes hommes, mes amis et

mes compagnons. En cette présente journée, je vous prie et vous requiers très expressément que vous me meniez assez avant pour que je puisse donner un coup d'épée. » Et ceux qui étaient auprès de lui, songeant à son honneur et à leur avancement, lui obéirent. Il y avait là, tenant son cheval par le frein, Le Moine de Basèle, qui jamais ne l'eût abandonné de son plein gré; et il en était de même de plusieurs bons chevaliers du comté de Luxembourg, tous présents à ses côtés. Si bien que, pour s'acquitter [de leur mission] et ne pas le perdre dans la mêlée, ils se lièrent tous ensemble par les freins de leurs chevaux; et ils placèrent le roi leur seigneur tout en avant, pour mieux satisfaire à son désir. Et ils marchèrent ainsi à l'ennemi.

Il est trop vrai que, sur une si grande armée et une telle foison de nobles chevaliers que le roi de France alignait, bien peu de grands faits d'armes furent accomplis, car la bataille commença tard, et les Français étaient très las et fourbus dès leur arrivée. Toutefois les hommes de coeur et les bons chevaliers, pour leur honneur, chevauchaient toujours en avant, et aimaient mieux mourir que de s'entendre reprocher une fuite honteuse. Il y avait là le comte d'Alençon, le comte de Blois, le comte de Flandre, le duc de Lorraine, le comte d'Harcourt, le comte de Saint-Pol, le comte de Namur, le comte d'Auxerre, le comte d'Aumale, le comte de Sancerre, le comte de Sarrebruck, et un nombre infini de comtes, barons et chevaliers. Il y avait là messire Charles de Bohême, qui se faisait appeler et signait déjà « roi d'Allemagne » et en portait les armes, qui vint en très belle ordonnance jusqu'à la bataille. Mais quand il vit que l'affaire tournait mal pour eux, il s'en alla: je ne sais pas quelle route il prit.

Ce ne fut pas ainsi que se conduisit le bon roi son père, car il marcha si avant sus aux ennemis qu'il donna un coup d'épée, voire trois, voire quatre, et se battit avec une extrême vaillance. Et ainsi firent tous ceux qui l'escortaient; et ils le servirent si bien et se jetèrent si avant sur les Anglais que tous y restèrent. Pas un seul n'en revint et on les trouva le lendemain, sur la place, autour du roi leur seigneur, leurs chevaux tous liés ensemble.

Les six bourgeois de Calais

Voici un épisode célèbre des *Chroniques* de Froissart. Après la victoire de Crécy, Édouard III met le siège devant Calais. Au bout d'une courageuse résistance de onze mois, les assiégés sont obligés de se rendre. Les conditions d'Édouard III sont dures: *il veut bien épargner la ville si les échevins de la ville lui en apportent la clé, vêtus d'une simple chemise et la corde au cou, corde qui servira à les pendre.* C'est cette scène que représentera le sculpteur Auguste Rodin.

Alors messire Jean de Vianes quitta les créneaux, gagna la place du marché et fit sonner la cloche pour assembler les gens de toute condition dans la halle. Au son de la cloche ils vinrent tous, hommes et femmes, car ils désiraient vivement savoir les nouvelles, comme des gens si accablés par la famine qu'ils étaient à bout de forces. Quand ils furent tous venus et assemblés sur la place, hommes et femmes, messire Jean de Vianes leur communiqua, le moins brutalement possible, les conditions, dans les termes mêmes où elles ont été exprimées ci-dessus, et leur dit bien que c'était la seule issue et qu'ils eussent à délibérer et à donner prompt réponse à ce sujet. Quand ils entendirent ce rapport, ils se mirent tous à crier et à pleurer, si fort et si amèrement qu'il n'aurait pu se trouver coeur assez dur au monde pour les voir et les entendre se lamenter de la sorte sans les prendre en pitié; et ils furent sur le moment hors d'état de répondre et de parler. Et messire Jean de Vianes lui-même était si apitoyé qu'il en pleurait avec grande affliction.

Un moment après, le plus riche bourgeois de la ville, qu'on nommait sire Eustache de Saint-Pierre, se dressa et parla ainsi devant eux tous: « Seigneurs, ce serait grande pitié et grand malheur de laisser périr une si nombreuse population, par famine ou autrement, quand on y peut trouver remède. Et au contraire ce serait grande charité, et grand mérite devant Notre-Seigneur, si on pouvait la préserver de pareille calamité. Pour ma part, j'ai si grande espérance de trouver grâce et pardon auprès de Notre-Seigneur, si je meurs pour sauver cette population, que je m'offre le premier. Et je me remettrai volontiers, vêtu seulement de ma chemise, nu-tête, nu-pieds et la corde au cou, à la merci du noble roi d'Angleterre. » Quand sire Eustache de Saint-Pierre eut prononcé ces mots, chacun alla l'entourer d'une vénération attendrie, et plusieurs hommes et femmes de se jeter à ses pieds en pleurant à chaudes larmes; c'était grande pitié d'être présent, et de les entendre et regarder.

(...)

Quand ils furent dans cet appareil, messire Jean de Vianes, monté sur une petite haquenée, car il pouvait à grand'peine aller à pied, se mit en tête et prit la direction de la porte. En voyant alors les hommes et leurs femmes et leurs enfants pleurer, se tordre les mains et pousser de grands cris de détresse, il n'est coeur si dur au monde qui n'eût été pris de pitié. Ils avancèrent ainsi jusqu'à la porte, escortés de plaintes, de cris et de pleurs.

(...)

Le roi se trouvait à cette heure dans sa chambre, en grande compagnie de comtes, barons et chevaliers. Il apprit alors que ceux de Calais arrivaient dans la tenue qu'il avait expressément prescrite; il sortit donc et parut sur la place, devant

son logis, avec tous ses seigneurs derrière lui; il y vint en outre une grande foule, pour voir les gens de Calais et comment les choses allaient tourner pour eux. Et la reine d'Angleterre en personne suivit le roi son seigneur. Or voici venir monseigneur Gautier de Mauni et avec lui les bourgeois qui le suivaient; il descendit de cheval sur la place, s'en vint vers le roi et lui dit: « Monseigneur, voici la délégation de la ville de Calais, selon votre volonté. » Le roi ne dit pas un mot mais jeta sur eux un regard plein de fureur, car il haïssait terriblement les habitants de Calais pour les grands dommages et les contrariétés que, par le passé, ils lui avaient causé sur mer.

Nos six bourgeois se mirent sur-le-champ à genoux devant le roi et parlèrent ainsi en joignant les mains: « Noble sire et noble roi, nous voici tous les six, d'ancienne bourgeoisie de Calais et importants négociants. Nous vous apportons les clés de la ville et du château de Calais et vous les rendons pour en user à votre volonté; nous-mêmes nous nous remettons, en l'état que vous voyez, à votre entière discrétion, pour sauver le reste de la population de Calais; veuillez donc avoir de nous pitié et merci dans votre haute magnanimité. »

Certes il n'y eut alors sur la place seigneur, chevalier ni homme de coeur qui se pût retenir de pleurer de franche pitié, ou qui pût parler d'un long moment. Le roi fixa sur eux un regard très irrité, car il avait le coeur si dur et en proie à un si grand courroux qu'il ne pouvait parler; et quand il parla, ce fut pour ordonner qu'on leur coupât la tête sur-le-champ. Tous les barons et chevaliers présents priaient le roi en pleurant, et aussi instamment qu'ils le pouvaient, de vouloir bien avoir d'eux pitié et merci; mais il ne voulut rien entendre.

Alors parla messire Gautier de Mauni, disant: « Ah! noble sire, veuillez refréner votre ressentiment. Vous avez renom et réputation de souveraine noblesse et magnanimité. Gardez-vous donc à présent de faire chose par laquelle ce renom serait tant soit peu diminué; qu'on ne puisse rien dire de vous qui ne soit à votre honneur. Si vous n'avez pas pitié de ces gens, tout le monde dira que ce fut grande cruauté de faire périr ces honorables bourgeois qui, de leur propre volonté, se sont remis à votre merci pour sauver les autres. » Sur ce, le roi se mit en colère et dit: « Messire Gautier, n'insistez pas; il n'en sera point autrement: qu'on fasse venir le coupe-tête. Les gens de Calais ont fait mourir tant de mes hommes qu'il est équitable que ceux-ci meurent aussi. »

Alors la noble reine d'Angleterre intervint avec beaucoup d'humilité; et elle pleurait avec une si chaude pitié qu'on ne pouvait rester insensible. Elle se jeta à genoux devant le roi son seigneur et dit: « Ah! noble sire, depuis que j'ai fait la traversée en grand péril, vous le savez, je ne vous ai adressé aucune prière ni de-

mandé aucune faveur. Mais à présent je vous prie humblement et vous demande comme une faveur personnelle, pour l'amour du Fils de Sainte Marie et pour l'amour de moi, de bien vouloir prendre ces hommes en pitié. »

Le roi attendit un instant avant de parler et regarda la bonne dame, sa femme, qui, toujours à genoux, pleurait à chaudes larmes. Son coeur en fut touché, car il eût été peiné de la chagriner. Il dit donc: « Ah! Madame, j'eusse mieux aimé que vous fussiez ailleurs qu'ici. Vous me priez si instamment que je n'ose vous opposer un refus, et, quoique cela me soit très dur, tenez, je vous les donne: faites-en ce qu'il vous plaira ». La bonne dame dit: « Monseigneur, très grand merci. »

Alors la reine se leva, fit lever les six bourgeois, leur fit ôter la corde du cou et les emmena avec elle dans sa chambre; elle leur fit donner des vêtements et servir à dîner, bien à leur aise; ensuite elle donna six nobles à chacun et les fit reconduire hors du camp sains et saufs.

Philippe de Comynes (1447?–1511)

Issu d'une famille d'ancienne noblesse, il fut, comme Froissart, au service des grands princes et rois. Attaché d'abord à la maison des ducs de Bourgogne, il s'éloigne progressivement de Charles le Téméraire pour rejoindre son ennemi, le roi Louis XI. Il fut son conseiller et, sous Charles VIII, il fut nommé ambassadeur à Venise. Il rédige ses *Mémoires* en deux temps (1489–1491 et 1495–1498). Les six premiers livres sont consacrés au règne de Louis XI, les deux restants à son successeur Charles VIII. Philippe de Comynes accorde beaucoup d'importance à la psychologie.

Mémoires

Contre tous ceux que j'ai jamais connus, le plus avisé pour se tirer d'un mauvais pas en temps d'adversité, c'était le roi Louis XI, notre maître, et aussi le plus humble en paroles et en habits, et l'être qui se donnait le plus de peine pour gagner un homme qui pouvait le servir ou qui pouvait lui nuire. Et il ne se dépitait pas d'être rebuté tout d'abord par un homme qu'il travaillait à gagner, mais il perséverait en lui promettant largement et en lui donnant en effet argent et dignités qu'il savait de nature à lui plaire ; et ceux qu'il avait chassés et repoussés en temps de paix et de prospérité, il les rachetait fort cher quand il en avait besoin, et se servait d'eux sans leur tenir nulle rigueur du passé.

Il était par nature ami des gens de condition moyenne et ennemi de tous les grands qui pouvaient se passer de lui. Personne ne prêta jamais autant l'oreille

aux gens, ne s'informa d'autant de choses que lui, et ne désira connaître autant de gens. Car il connaissait tous les hommes de poids et de valeur d'Angleterre, d'Espagne, du Portugal, d'Italie, des États du duc de Bourgogne, et de Bretagne, aussi à fond que ses sujets. Et cette conduite, ces façons dont il usait, comme je viens de le dire, lui permirent de sauver sa couronne, vu les ennemis qu'il s'était faits lui-même lors de son avènement au trône.

Mais ce qui le servit le mieux, ce fut sa grande largesse, car s'il se conduisait sagement dans l'adversité, en revanche, dès qu'il se croyait en sûreté, ou seulement en trêve, il se mettait à mécontenter les gens par des procédés mesquins fort peu à son avantage, et il pouvait à grand'peine endurer la paix. Il parlait des gens avec légèreté, aussi bien en leur présence qu'en leur absence, sauf de ceux qu'il craignait, qui étaient nombreux, car il était assez craintif de sa nature. Et quand, pour avoir ainsi parlé, il avait subi quelque dommage ou en avait soupçon et voulait y porter remède, il usait de cette formule adressée au personnage lui-même : « Je sais bien que ma langue m'a causé grand tort, mais elle m'a aussi procuré quelquefois bien du plaisir. Toutefois il est juste que je fasse réparation. » Jamais il n'usait de ces paroles intimes sans accorder quelque faveur au personnage à qui il s'adressait, et ses faveurs n'étaient jamais minces.

C'est d'ailleurs une grande grâce accordée par Dieu à un prince que l'expérience du bien et du mal, particulièrement quand le bien l'emporte, comme chez le roi notre maître nommé ci-dessus. Mais à mon avis, les difficultés qu'il connut en sa jeunesse, quand, fuyant son père, il chercha refuge auprès du duc Philippe de Bourgogne, où il demeura six ans, lui furent très profitables, car il fut contraint de plaire à ceux dont il avait besoin : voilà ce que lui apprit l'adversité, et ce n'est pas mince avantage. Une fois souverain et roi couronné, il ne pensa d'abord qu'à la vengeance, mais il lui en vint sans tarder des désagréments et, du même coup, du repentir ; et il répara cette folie et cette erreur en regagnant ceux envers qui il avait des torts.

Antoine de la Sale (1385–1460?)

À quatorze ans, il entre comme page au service de la maison d'Anjou pour laquelle il travaillera près d'un demi-siècle. Il suivra ses maîtres, notamment le roi René d'Anjou, en Italie, il écrit pour son fils Jean de Calabre un ouvrage pédagogique *La Salade*. En 1448, il passe au service de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol. Il récidive comme pédagogue en rédigeant pour les fils de ce dernier *La Salle*.

Jehan de Saintré (1456)

Ce récit est une parodie des romans courtois et de la *fin'amor*. Jehan de Saintré est un jeune page que la Dame des belles Cousines décide d'initier aux règles de la courtoisie. Sa pédagogie n'est pas, toutefois, désintéressée : elle veut faire de lui son amant. Au moment où son jeune page est parti pour un long voyage, la belle Dame se console avec un abbé (extrait). Lorsque Jehan revient, il est éconduit. Il se venge en confondant la Dame devant la Cour.

Madame dit à ses femmes que pour obtenir pardon mieux et plus dignement elle voulait se confesser au seigneur Abbé, qui était prélat et lui semblait de grande dévotion. Alors dame Jehanne lui dit : « Madame, ce serait très bien, et en ce qui me concerne, je le fus hier. » Alors Madame fait monter à cheval le petit Perrin, son page, et fit dire au seigneur Abbé qu'il vienne immédiatement la trouver.

Le seigneur Abbé fit diligence et obéit en hâte à Madame ; alors Madame, après avoir fait la révérence devant toutes ses femmes, lui dit publiquement : « Abbé, pour gagner plus dignement votre absolution, nous sommes disposées à nous confesser à un prêtre. — Ha ! Ma dame, dit le seigneur Abbé, vous êtes bien du côté de Dieu ; et, ma dame, qui est votre confesseur, que je puisse lui donner quelque puissance, s'il en a besoin ? »

Alors Madame dit : « Il n'y en a ici aucun qui soit plus digne ni plus suffisant que vous. — Ha ! Ma dame, c'est donc à cause de la crosse, car pour le reste je suis le plus ignorant de tous. »

À ces paroles Madame entra dans sa chambre privée, bien tendue et tapissée, où il y avait un très bon feu. Et le seigneur Abbé la suit très dévotement, puis la porte fut fermée, et pendant deux heures le seigneur Abbé la confessa très doucement, en jouant sans vilénie, et elle se fit contrite et repentante de ses bienfaits et de ses loyales amours, en tout bien et en tout honneur. Et au moment de leur séparation, Madame alla à son coffret à bijoux et y prit un très beau rubis balais, de belle taille, monté sur or, qu'elle lui mit au doigt, en disant : « Mon cœur, ma seule pensée et mon vrai désir, je vous retiens et vous épouse de cet anneau comme mon seul et unique ami. »

Alors le seigneur Abbé la remercia aussi humblement qu'il put, puis se souvint d'un proverbe courant qui dit : « Celui qui sert, et ne va pas jusqu'au bout de son service perd son salaire » ; alors il donna l'absolution à Madame et par charité chrétienne l'embrassa très doucement et prit congé d'elle ; et en passant dans la chambre il dit sagement aux dames et aux demoiselles : « Jusqu'à ce qu'elle appelle, que personne n'entre ici. Mes sœurs et mes amies, je vous recommande à Dieu jusqu'à la prochaine fois. »

Madame, pour retrouver ses couleurs qu'elle avait perdues à cause des pénitences, demeura seule quelque temps. Ses dames et ses demoiselles et toutes ses gens attendaient pour suivre la messe ; l'horloge finit par sonner onze heures, et alors Madame appela Jehanecte et se vêtit très simplement, et pour mieux couvrir son visage elle se fit mettre son grand voile ; et dans cette tenue, simple et discrète, les yeux et le visage baissés, elle sortit de sa chambre, et alla à la messe dévotement, puis dîna, et ainsi se passa ce jour.